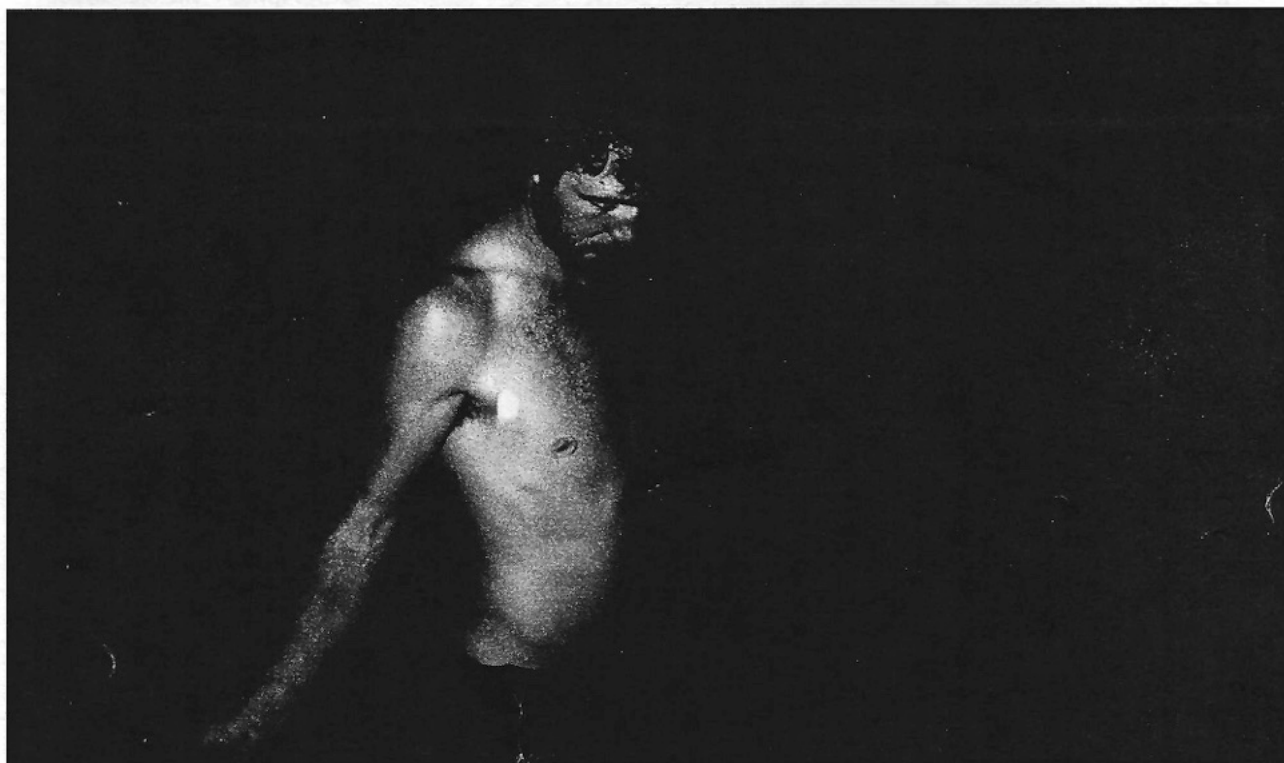


MARDI 19 AOÛT 2014

HORS CHAMP

QUOTIDIEN DES ÉTATS GÉNÉRAUX
DU FILM DOCUMENTAIRE DE LUSSAS

NUMÉRO 117



D'UNE LOURDEUR SUR L'ÉPAULE

Via Dolorosa
Menno Otten

La caméra cadre au plus près des mains soulevant quelque chose, on ne sait quoi ; des gants blancs, des nuques rigoureuses, des regards de jeunes filles, et ces nuques encore, belles et offertes,

et ces flashes qui brouillent la vue. La bande son recouvre le vacarme avec une seule note, autour de laquelle s'enroule une mélodie étouffée. Et le visage de ce jeune homme qui regarde autour de lui, qui voit la caméra et poursuit son mouvement de tête. Avant même l'apparition du titre, les premières secondes du film ont posé son principe.

Via Dolorosa, une rue de la vieille ville de Jérusalem, la voie de la souffrance. C'est le chemin parcouru par le Christ, couronné d'épines, avec sa croix sur l'épaule, jusqu'au Golgotha, où il meurt crucifié. La population assiste à son calvaire, l'injure, lui lance des pierres, le

dépouille de ses vêtements... *Via Dolorosa* est tournée à Malaga, en Espagne, lors de la semaine sainte, succession de processions à travers la ville commémorant la Passion, la mort et la résurrection du Christ. Mais le regard de Menno Otten n'est pas celui d'un touriste assistant à une attraction, fut-elle religieuse. Il extrait le rituel de son contexte. Les trônes des figures saintes portés par les hommes sont hors champ, les regards sont isolés de leur visée, les mouvements coupés de leur but... Hormis quelques signes de croix de spectateurs, rien n'indique la passion, Malaga, la semaine sainte. Le rituel fait sens hors de toute croyance. Le réalisateur filme un

déplacement rythmé, organisé, chorégraphié, il capte quelques paroles échangées, quelques notes de musiques et quelques rires. En fragmentant, Menno Otten universalise ce rituel.

Pendant une dizaine de minutes, le spectateur scrute les postures et les sentiments, les vitesses et les lenteurs, les crispations et les détentes du corps. L'imbrication de fragments, l'attention aux détails, le cadrage serré intensifient la vie qui passe dans les plans. Et l'on aimerait la suspendre, le temps d'une méditation ou d'une simple respiration. Mais les images nous prennent par la main, ne nous lâchent pas, elles nous apprennent à regarder. Menno Otten fait confiance non pas à notre capacité de compréhension, mais à notre capacité à ressentir l'autre, à compatir, à souffrir et aimer.

Il faut être attentif aux détails, comme l'écho des rires ou les expressions singu-

lières du visage, pièce malicieuse et sérieuse parmi toutes les pièces jouées par le corps, qui dit tout sur quelques centimètres carrés. Les visages, dans le vide ou avides, perdus ou attendris, inquiets ou rieurs dans un premier temps seulement... jusqu'à la crispation extrême, en sueur, à bout de souffle, avec ces fronts qui se plissent et ces bouches qui halètent. Ils racontent un personnage, une vie, des désirs et des frustrations, une volonté d'infini, quelque définition qu'on y mette. Mais les gestes aussi : un homme en plein effort accroché à sa cigarette comme un naufragé ; des mains gantées poussées par l'avant-bras ; et des épaules cassées par le poids, des épaules qui plient, qui ploient, qui s'arrachent à elles-mêmes, qui s'affaissent, qui se tordent, qui font atrocement souffrir...

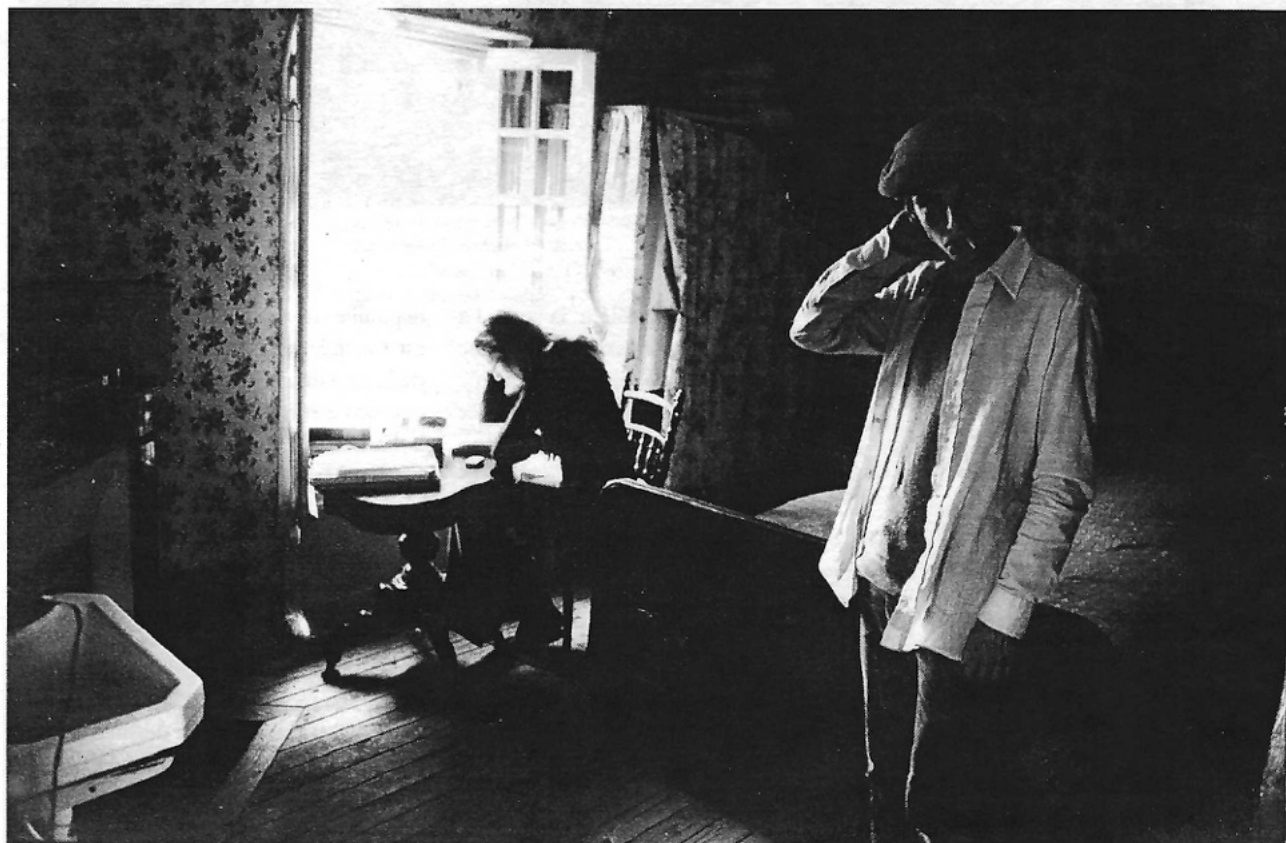
Dans la Passion, le Christ porte la monstruosité et l'ignominie de la condition d'homme mais il porte aussi la possibilité de se dépasser, de recommencer,

de renaître. La bête et la belle réunies, en somme. *Via Dolorosa* laisse le signifié de la lourdeur hors champ. Ce n'est pas important. Tout le monde porte. Tout le monde marche et tout le monde porte. Tout le monde participe de ce rituel envahissant, englobant, inévitable. C'est ce que signe le réalisateur : un film sur l'alternance de la douleur et de la joie à même le corps, mieux, sur leur cohabitation inextricable. Un film sur l'irréductible lourdeur de l'être et sur l'infinie beauté de se relever.

Sébastien Galceran
Photographie : Mickaël Soyez

Route du doc: Pays-Bas

Mardi 19 Août - 10h15
Salle 3



excavations longuement filmées jouent comme miroir interne où se reflète l'image de l'œuvre. Mais son véritable emblème, lui aussi exposé à maintes reprises, est la stèle funéraire, et plus encore, celle dont l'épithaphe s'érode et tend vers l'illisible, pour mettre au tombeau le tombeau lui-même, accomplir un peu plus le drame de l'enfouissement et, muant la perte en gain, s'auréoler d'un deuil obligé dont la noirceur n'est pas sans beauté : tel est le troc auquel se livre le mélancolique, prompt à échanger les aléas du monde contre la garantie d'un territoire moral où il règne sur une désolation qu'il entretient savamment. D'où le besoin, pour lui, que le monde soit toujours déjà détruit, afin de pouvoir se repaître d'absences.

La Pierre triste fait sa pâte d'une sensibilité dans laquelle nombre de cinéastes

essayistes, Godard en premier lieu, ont trouvé la levure de leur œuvre, en vertu d'une tenace affinité entre cette humeur imbibée de savoir et le genre cinématographique le plus logocentriste qui soit. Sensibilité généralement meurtrie et assoiffée d'impossibles retours, ayant pour acte de naissance la séparation du discours et du visible, de la « culture » et du réel, et ne cessant dès lors de substituer au spectacle du monde les vues de l'esprit, pour ne chercher dans les images exposées que les signes de leur négatif moral, le scintillement de ce qu'elles ne montrent pas ; sensibilité trempée dans les sombres affects qui courent des premiers romantiques à Heidegger et Benjamin, affects pour lesquels les seuls soleils sont noirs et tout futur désert, sensibilité qui, et c'est là l'aveu de son cérébralisme outré, a toujours

besoin des fastes du discours pour nourrir un propos que les images ne peuvent tenir – d'où l'impérialisme de la voix-off. Sensibilité inattaquable parce que barricadée dans la certitude que tout savoir ne tire sa validité que de son inefficacité. Reste à voir si les bains d'humeur bilieuse sont les plus propres à rafraîchir nos regards, si une œuvre offrant pour toute vie l'attraction morbide du révolu peut proposer, au-delà du confort de la critique, les saveurs du possible.

Gabriel Bortzmeyer
Photographie : Milena Vergara
Santiago

Séance spéciale

Mardi 19 Août – 15h00
Salle 4



L'ÉQUIPE HORS CHAMP

Rédacteurs :
Florence Andoka
Gabriel Bortzmeyer
Sébastien Galceran

Antoine Garraud
Anita Jans
Gaëlle Riiliard
Mickaël Soyez

Graphistes :
Alison Chavigny &
Tiphaine Mayer Peraldi

Photographes :
Jacques Moncomble
Mickaël Soyez
www.mickaëlsoyez.com
Milena Vergara Santiago
www.vergasantiago.tumblr.com

SALLE 1

10H00

TËNK !

Love in Siberia
de Andzhela Abzalova
2013 - 90' - VOSTF

Vivant !
de Vincent Boujon
2014 - 80'
Débat en présence
du réalisateur.

14H30

ROUTE DU DOC : PAYS-BAS

Ne me quitte pas
de Sabine Lubbe Bakker
et Niels Van Koevorden
2014 - 107' - VOFSTA

Parts of a Family
de Diego Gutiérrez
2012 - 83' - VO trad. simult.

Débat animé par Herman
de Wit et Christophe Postic.

21H00

ROUTE DU DOC : PAYS-BAS

See No Evil
de Jos De Putter
2014 - 72' - VOSTF

Farewell
de Ditteke Mensink
2009 - 90' - VO trad. simult.
Débat animé par Herman de Wit et
Christophe Postic. En présence de
Jos de Putter.

SALLE DE LA MAIRIE

19H00

CONFÉRENCE DE PRESSE

*Présentation des formations
de l'école documentaire de
Lussas*

SALLE 2

10H00

ATELIER 1 : LE CADRE, ENTRE
INTUITION ET INTENTION

*Intervention de Marie-Violaine
Brincard suivie de la projection de :*

*Au nom du Père, de tous,
du ciel*
de Marie-Violaine Brincard
2010 - 52' - VOSTF

Atelier animé par Emmanuel
Parraud. En présence de Benoît
Dervaux, Olivier Dury et Nicolas
Philibert.

14H30

ATELIER 1 : LE CADRE, ENTRE
INTUITION ET INTENTION

*Intervention d'Olivier Dury
suivie de la projection de :*

Si j'existe, je ne suis pas un autre
de Marie-Violaine Brincard
et Olivier Dury - 2013 - 90' -
VOFSTA

Atelier animé par Emmanuel
Parraud. En présence de Marie-
Violaine Brincard, Benoît Dervaux
et Nicolas Philibert.

21H00

ATELIER 1 : LE CADRE, ENTRE
INTUITION ET INTENTION

Mirages
de Olivier Dury
2008 - 46' - VOSTF

La Devinière
de Benoît Dervaux
2000 - 90' - VOFSTA

Atelier animé par Emmanuel Parraud.
En présence de Marie-Violaine
Brincard, Benoît Dervaux, Olivier
Dury et Nicolas Philibert.

DANS LES VILLAGES

21H00

LE TEIL
AU CINÉMA LE REGAIN

Spartacus et Cassandra
de Ioanis Nuguet

21H00

À SAINT ANDÉOL DE VALS

Sous nos pas
d'Alexis Jacquand

SALLE 3

10H15

ROUTE DU DOC : PAYS-BAS

Via Dolorosa
de Menno Otten
2013 - 15'

Boris Ryzhy
de Aliona Van der Horst
2008 - 60' - VOSTF

Matthew's Laws
de Marc Schmidt
2012 - 70' - VOSTF

Débat animé par Herman de Wit
et Christophe Postic. En présence
de Aliona Van der Horst.

14H45

TËNK !

Territoire de la liberté
de Alexandre Kouznetsov
2014 - 68' - VOSTF

Sous nos pas
de Alexis Jacquand
2013 - 82' - VOFSTA

Ady Gasy
de Nantenaina Lova
2014 - 84' - VOSTF

Débat en présence d'Alexis
Jacquand et Nantenaina Lova.

21H15

TËNK !

Les Hustlers
de Egame Amah
2013 - 53' - VOSTF
Débat animé du réalisateur.

*Koukan Kourcia,
les médiatrices*
de Sani Elhadj Magori
2014 - 80' - VOSTF
Débat en présence du réalisateur.

PLEIN AIR

21H30

PLEIN AIR

National Gallery
de Frederick Wiseman
2013 - 174' - VOSTF
En cas d'intempéries, la
projection sera reportée au
samedi 23 à 21h00 en Salle 1.

SALLE 4

10H30

EXPÉRIENCES DU REGARD

Cochihza
de Khristine Gillard
2013 - 59' - VOSTF

Vous qui gardez un cœur qui bat
de Antoine Chaudagne et
Sylvain Verdet
2014 - 45' - VOSTF

L'Approche
de Antoine Chanteloup et
Héloïse Pierre-Emmanuel
2013 - 25'

Débat animé par Stan Neumann
et Stefano Savona. En présence
des réalisateurs.

15H00

SÉANCE SPÉCIALE

*Retour à la rue d'Éole.
Six peintures populaires*
de Maria Kourkouta
2013 - 14' - VOSTF
Débat en présence de la réalisatrice.

La Pierre triste
de Filippou Koutsaftis
2000 - 85' - VOSTF

21H30

EXPÉRIENCES DU REGARD

Mutso l'arrière pays
de Corinne Sullivan
2014 - 30' - VOSTF

Enclave
de Aude Léa Rapin
2013 - 52' - VOSTF
Débat animé par Stan Neumann
et Stefano Savona. En présence des
réalisatrices.

COOPÉRATIVE FRUITIÈRE

21H15

LES FILMS DU MASTER
2014

De l'autre côté
de Pascal Hamant 2014 - 14'
Là-bas, le père
de Rémi Jennequin 2014 - 13'
L'Usine
de Clémence Davigo 2014 - 9'
Le Dernier Homme de la plaine
de Pierre Tonachella 2014 - 12'
Elpis
de Sarah Segura 2014 - 12'
Nous sommes
de Fanny Perrier Rochas 2014 - 29'

LES CHEVAUUREMENTS

Retour à la rue d'Eole
Six peintures populaires
Maria Kourkouta

*« Le cinéma enregistre
mécaniquement les images,
c'est entendu. Mais qui donc,
sinon l'homme, choisit ces images
pour les ordonner ? »*

Elie Faure, *Vocation du cinéma*, 1937

Soutenu entre la jouissance et la douleur, retenu dans un ralenti, le visage gracile d'un jeune homme brosse notre regard dans un lent va-et-vient. L'intention du film pourrait se résumer ici, dans une oscillation entre la vigueur de la joie et la meurtrissure de l'absence. Une pellicule froissée par de fines manipulations, tachée d'encre et d'azur, est le support de cette lettre qu'est *Retour à la rue d'Eole*. Un panneau inaugural l'adresse aux amis et à une absente.

*« (...) C'est une musique
qui nous atteint par
l'intermédiaire de l'œil. »*

Elie Faure, *Vocation du cinéma*, 1937

Maria Kourkouta entrelace les images et les textes de six poètes et cinéastes grecs. Elle ne nous livre pas un film d'archives, ni de références, mais anime ici un monde intemporel et offre délicatement une forme nouvelle, un poème envolé. Les notes, soulevées d'un piano, enclenchent la cavalcade d'une silhouette de femme. Les figures du film esquissent des ritournelles et la vélocité de leurs courses n'est pas sans rappeler la pantomime des films muets. La surimpression des corps forme une symphonie visuelle, celle d'une joyeuse fugue. Chaque geste est une note, chaque note une gestuelle.

*« Moi, héritier d'oiseaux,
il faut - même avec des ailes
cassées - que je vole »*

Cet oiseau évoqué par une voix-off s'incarne dans un homme qui court. La fuite lancée par le film est freinée par le montage, le mouvement, froissé par la répétition. Cet homme, farceur mélancolique, manque, sourire aux lèvres, de passer sous une voiture. Les corps affrontent avec rire le destin de la chute.

Courir, courir, courir. Par sa densité, son rythme tenu, sa courte durée, ce film dit l'été, saison entêtante, saison que l'on tente d'attraper, que l'on regarde nous échapper. Les poèmes célèbrent le désordre des silhouettes et les images de danse se superposent, composant un hymne à la joie du corps et à sa sensuelle révolte. Ces montages cycliques sont ciselés par la poursuite de courses folles et la tendre caresse des visages. Ces césures engendrent des blocs, « blocs-mouvements » qui ne font plus qu'un : un assemblage hétérogène de corps, joli monstre d'argent...

En avançant, une question se reformule : à qui s'adresse la lettre de Maria Kourkouta ? A de lointains amis ? Au chaos social de la Grèce ? A l'absence ? Elle s'adresse, dans une lettre vivace pleine d'un fier désespoir, à nos jeunesses enfouies, à notre joyeuse rage, à ce qui, en nous, comme ses corps, refuse de ployer. Le déroulement du film dépasse ces interrogations, le problème de l'adresse comme celui de la référence. Des voix grondantes laissent présager une catastrophe en marche ou à venir, alors que d'autres poèmes semblent des murmures d'amants...

*Par les soirs bleus d'été, j'irai dans les sentiers,
Picoté par les blés, fouler l'herbe menue :
Rêveur, j'en sentirai la fraîcheur à mes pieds.
Je laisserai le vent baigner ma tête nue.*

*Je ne parlerai pas, je ne penserai rien :
Mais l'amour infini me montera dans l'âme,
Et j'irai loin, bien loin, comme un bohémien,
Par la Nature, heureux comme avec une femme.*

Sensation - Arthur Rimbaud

Mickaël Soyez
Photographie : Jacques Moncomble

Séance spéciale

Mardi 19 Août - 13h00
Salle 4



ROCK'N RÂLE

La Pierre triste
Filippos Koutsaftis

Douze ans d'un travail de collecte et de rencontre ont donné, en 2000, *La Pierre triste*, récemment remis à l'honneur par un Georges Didi-Huberman y ayant vu l'exact répondant de ses marottes conceptuelles. Le film de Filippos Koutsaftis, tourné vers l'aurore grecque et son institution la plus sacrée, le culte éleusien des mystères, avait de quoi nourrir son appétit pour les survivances et le retour des vieilles figures dans les corps d'aujourd'hui (tel clochard s'improvisant guide passera pour Charon, tel travailleur du feu pour une divinité

chthonienne, etc.), comme il flatte plus largement le penchant tout moderne pour la délectation morose et les humeurs mélancoliques, jumelant au spectacle des ruines les déplorations sur la montée du profane et l'oubli des origines arcadiennes. Trois types d'images y circulent : entretiens, avec des anciens surtout, porteurs de mémoire à la manière des pierres auxquelles voudrait s'identifier un film se pensant lui-même comme une masse granitique opérant une coupe dans un temps aussi bien historique que géologique ; images de traces, restes des anciens monolithes, inscriptions à peine déchiffrables d'une époque dont ne se fait plus entendre qu'un écho affaibli ; figures du désastre moderne, catalogue des maux qu'une conscience aveuglée par sa propre puissance accumule dans une attendue dramaturgie de la chute. À une voix-off

continue d'orchestrer le duel du début et du déclin, d'opposer l'heureux ruralisme de Déméter à une raffinerie cristallisant les périls de l'industrialisation ; en ce qui demeure le meilleur moment du film, celui déversant aussi le plus de bile acide, elle ironisera sur le régime visuel de la vélocité dans laquelle, à l'entendre, se complait notre époque, pour, face à cet enthousiasme pour les excitants, réclamer la lenteur des âmes lestées par le souvenir. Quelques invocations des blessures du siècle et de la vaste cérémonie funèbre en laquelle se résume l'Histoire complèteront la vitriolisation du tableau. Et le cinéaste de se poser en pieux secrétaire des âges défunts, tentant de reconstituer avec des fragments incomplets l'image éclatante de ce qui n'est plus. Si bien des documentaires adoptent l'enquête pour modèle, *La Pierre triste* élit celui de la fouille, et les